

min : et pour peu que vous nous suiviez, vous verrez que nous arriverons au but.

Du secours ! du secours ! et la cause est gagnée. Nous en demandons d'abord aux curés de nos paroisses. " En Basse Bretagne, (France) dit un journal parisien, il y a vingt ans, un jeune curé fut envoyé dans une paroisse des plus misérables, des plus isolées dont le territoire se composait de landes arides dont la paresse bretonne disait depuis des siècles : *Lande tu fus, lande tu es, lande tu seras*. Les pauvres y envoyaient paître quelques vaches maigres ; et, au lieu de travailler cette terre, ils passaient leur temps à filer à la main. — Dieu, tout le monde filait, jusqu'aux hommes !

" En voyant de gros et forts gaillards affublés d'une quenouille, le cœur du pauvre curé bondit d'indignation, mais c'était la coutume. Il y perdit son temps et son latin. De tout temps la paroisse avait vécu comme cela, de quel droit venait-il blâmer ce que ses prédécesseurs avaient trouvé bon ? C'était un brouillon rêveur, un songe-creux, même les plus malins lâchèrent le mot de *socialiste*. Bref, le curé vit bien qu'il fallait payer d'exemple. Il acheta un morceau de lande pour lui, et le défricha de ses mains. Du seuil de leurs cahutes (chaumières), ses paroissiens le voyaient traîner la brouette et manier la pioche pendant qu'ils étaient occupés de leur lâche métier, croyez-vous que cela leur fit honte ! Ah ! bien oui ! ils se moquèrent du curé : " Il ferait bien mieux de dire son Bréviaire ! s'écriaient-ils ; d'ailleurs on verra bien s'il est plus malin que nos anciens. " Cela vous donnait envie de leur casser la quenouille sur les reins !

Au bout d'un an la lande du curé était devenue un bon champ d'avoine. Le curé vendit l'avoine et sema du trèfle et des pommes de terre dans son champ. Du produit de sa récolte, il acheta une vache et un porc. Il eut du lait, il eut de la viande, il fit de l'engrais. D'année en année, il conquit quelque lopin de terre sur la misère et la paresse qui l'enveloppaient. Enfin la honte et le désir du gain firent quelques prosélytes au curé novateur, aujourd'hui toute la paroisse est bien cultivée et pas un homme qui ne rougit d'être vu avec une quenouille. " Ceci en dit assez pour faire voir les bienfaits de l'exemple du prêtre dans les paroisses. Nous connaissons plusieurs curés qui ont réalisé des œuvres de ce genre dans notre beau Canada.

Viendraient ensuite les instituteurs ; mais pour en tirer tout le bien que leur position les met à portée de faire, il faudrait avant tout améliorer leur condition et étendre ou plutôt réformer leur programme. Les premiers pas sont déjà faits, et grâce à l'honorable surintendant de l'éducation, les instituteurs des Ecoles Normales suivent un cours d'agriculture. Mais il faut que ce premier pas soit suivi d'un autre, et celui-ci est du domaine des sociétés d'agriculture. Pour nous, s'il est un moyen capable d'aider puissamment à réformer notre système agricole, c'est bien l'exemple d'un instituteur de village, cultivant avec ses élèves un jardin et verger d'une couple d'arpents mis à sa disposition par la société d'agriculture. Dans ce petit champ d'expériences, les enfants apprendraient en deux ans la manière d'obtenir de beaux fruits et de beaux légumes. Au lieu de marauder chez leurs voisins, ils feraient

dans le jardin de leurs parents ce que l'instituteur leur aurait fait exécuter dans le jardin de l'école. Les meilleurs fruits, les légumes et les fleurs de choix, tous les produits améliorés se cultiveraient d'abord à l'école, puis l'instituteur en distribuerait les graines entre les membres de la société d'agriculture de son arrondissement. Et puis, si l'on craignait que les enfants n'y prisent pas assez de goût naturellement, n'y a-t-il pas la force des primes. Dans nos expositions de société d'agriculture, on distribue des prix pour un bel animal, un beau produit, un bon instrument. Nous ne verrions pas de mal à ce qu'il y eût un prix ou deux dans chaque comté pour l'enfant qui aurait le mieux profité de cet enseignement.

Quand à l'instituteur, le profit qu'il tirerait de cette culture serait un mobile assez puissant pour le décider à ne rien épargner pour faire de son jardin un jardin modèle. Dans nos prochains numéros, nous entrerons dans de plus longs détails à ce sujet.

Mais le curé et l'instituteur de la campagne, il faut qu'ils soient aidés, eux aussi de leur côté, et par qui ? — Il y a au foyer de chaque famille un être qui pense et agit plus pour les autres que pour soi ; la femme à la campagne, plus que partout ailleurs, c'est l'âme de la maison ; c'est elle qui est la reine et rien ne se fait sans qu'elle ait dit son dernier mot ; à vous donc, mères de familles, nous demandons du secours et celui-là ne sera pas le moins puissant. Formez à l'ombre de la ferme et pour la ferme, les enfants que Dieu vous a donnés. Apprenez leur dès le berceau à aimer la vie des champs ; votre pays et vos enfants vous en seront reconnaissants.

Et vous aussi, jeunes filles de la campagne, aidez-nous et nous vous aiderons. Vous en avez plus besoin que personne, car personne ne s'occupe fort de l'éducation qui vous convient dans vos villages. On vous apprend bien des choses dont vous ne savez que faire ; en revanche, on vous laisse ignorer mille choses qui feraient votre paix, votre bonheur et celui des maisons que vous aurez à conduire et dont l'avenir sera dans vos mains.

Si, à force de bon sens et de bonne volonté, il était impossible de refaire votre éducation, je vous dirais : N'en parlons plus ; quittez vite la ferme et le village où rien ne vous convient, où le petit savoir dont on vous a dotées, — triste dot entre nous, — n'a pas d'emploi ! A des filles élevées comme vous l'êtes, évidemment, il faut un mari, ou un maître qui soit votre égal : instruit, galant &c. &c., un homme de profession, enfin. — Quant à un mari cultivateur, que ferait-il de vous ? que feriez-vous de lui ? — oh ! oui, partez vite, jeunes filles, les villes vous attendent avec leur luxe, leurs fêtes... et bien d'autres choses... !!

Mais non, vous savez lire et écrire ; vous aimez encore vos parents et le toit où ils vous ont élevées ; votre bon sens saura remonter le courant où vous pousse un savoir faux et frivole ; vous comprendrez que bien employées, vos connaissances et vos qualités ménagères peuvent embellir et enrichir le foyer rustique. Vous aurez le double mérite d'oublier et d'apprendre et votre éducation sera votre œuvre, votre gloire, le bonheur de vos parents, de votre mari.